

COMPTES RENDUS

Presses Universitaires de France | « [Dix-septième siècle](#) »

2017/2 n° 275 | pages 371 à 382

ISSN 0012-4273

ISBN 9782130788041

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-dix-septieme-siecle-2017-2-page-371.htm>

Pour citer cet article :

« Comptes rendus », *Dix-septième siècle* 2017/2 (n° 275), p. 371-382.
DOI 10.3917/dss.172.0371

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

pour le vider de sa composante essentielle ? Cette question cruciale, qui clôt le chapitre VI, est une efficace transition vers les chapitres VII et VIII, qui lui apportent une réponse : Góngora choisit le genre épique car il avait trouvé chez Homère, le père de la poésie grecque, ce qui est à ses yeux l'essentiel de tout projet poétique ambitieux : l'*energeia*, cette notion grecque qui indique l'effet ressenti par le lecteur d'un texte d'être en train d'assister à la scène lue, et qui, traduite en latin par *illustratio*, puis par *evidentia*, fut reprise par Quintilien (VII, p. 248) dont la diffusion dans l'Europe renaissante fut impulsée par Angelo Poliziano. Mercedes Blanco déploie minutieusement les voies de médiation de cette très probable influence dans deux chapitres à la lecture proprement enthousiasmante et qui permettent de comprendre quel était l'Homère dont disposaient les hommes du temps de Góngora, et donc, quel était l'Homère dont se nourrit ce poème qui se veut à la hauteur de son illustre prédécesseur. Car c'est bien de cela qu'il s'agit pour Góngora, que certains de ses contemporains appelaient l'Homère espagnol. Le poète andalou a l'ambition de créer un poème qui l'égale définitivement au père de la poésie grecque et occidentale. Ou, pour le dire autrement, il a l'ambition de créer un poème qui refonde définitivement la poésie espagnole voire la poésie tout court. C'est là tout le pari de Góngora : refonder la poésie par la création d'un poème où l'intertextualité foisonnante est là pour mieux marquer son autosuffisance, pour mieux ramener tout à lui alors même qu'il ne raconte aucune histoire mais se complait dans la narration d'un présent absolu dans un lieu où rien ne manque pour un bonheur complet. De même que le pèlerin est entraîné par ses pas errants chez le montagnard puis chez le pêcheur parfaitement heureux, le lecteur est pris, enveloppé par les vers du poète, enivré par une lecture dont le plaisir parfait ne tient qu'à la puissance des mots, des images, des vers.

À la fin du livre de Mercedes Blanco, le lecteur a la satisfaction d'avoir saisi la logique profonde de l'écriture des *Solitudes*, la raison d'être de ce poème et plus généralement, de l'écriture gongorine. On le referme avec l'envie de lire l'autre livre de Mercedes Blanco sur Góngora, mais surtout, avec l'envie de relire et de savourer les *Solitudes* ainsi nouvellement éclairées. Il s'agit d'un livre porteur d'une thèse forte et vraiment indispensable pour qui veut comprendre et se délecter de la poésie du grand poète espagnol.

Marina MESTRE ZARAGOZÁ

SAINT-ÉVREMOND, *Écrits sur le théâtre*, éd. Federico Corradi, Pisa, Edizioni ETS, « L'Écrivain critique », 1, 2015, 107 p., 12,3 × 19 cm.

C'est un petit ouvrage mais fort utile que propose ce spécialiste italien. Le lecteur ou l'amateur de cette figure attachante qu'est Saint-Évremond y trouve en effet, avec une orthographe et une ponctuation modernisées, la *Dissertation sur la tragédie de Racine intitulée Alexandre le Grand*, quatre courts essais sur la tragédie et la comédie, *Sur les caractères des tragédies*, *De la tragédie ancienne et moderne*, *À un auteur qui me demandait mon sentiment d'une pièce où l'héroïne ne faisait que se lamenter* et la *Défense de quelques pièces de théâtre de M. Corneille*. Ces textes ne sont pas inédits et figuraient en ordre dispersé dans l'édition Ternois. L'annotation est allégée par rapport à celle-ci mais elle reste précise et surtout plus au fait de la critique moderne. C'est le cas aussi pour l'histoire du texte, qui n'est pas oubliée. Le choix d'édition s'est porté sur celle de Desmaizeaux (*Œuvres mêlées* de 1705) mais tient compte de variantes postérieures. Pour chaque essai la datation est discutée et une bibliographie complète cet ensemble conçu très sérieusement donc ; elle a été volontairement limitée tout en étant à jour. Nous pourrions juste suggérer de mentionner les deux éditions de textes du même auteur chez Desjonquères (1998 et 2003), qui sont faciles d'accès et complètent certains des thèmes abordés ici.

Ces œuvres critiques, qui s'étendent de 1667 à 1677 environ, sont accompagnées d'une présentation elle aussi intéressante et qui sait aller à l'essentiel en soulignant la pratique de Saint-Évremond lecteur et ses goûts. F. Corradi part du plus général vers des analyses plus précises. Après un rappel de la biographie de l'auteur, il fait le point avec justesse sur ce qu'est la critique, encore naissante au XVII^e siècle, et de ce point de vue les titres variés choisis par Saint-Évremond sont représentatifs à la fois de la tradition issue de Montaigne et de l'émergence du goût mondain, de l'honnêteté et de l'auctorialité, la preuve étant faite que l'auteur souhaite s'éloigner d'une « censure » (terme plus courant à l'époque) maligne ou pédante. Saint-Évremond n'a jamais été un dogmatique, ce qui ne l'a pas empêché d'avoir des avis tranchés. Sur la vraisemblance il défend les conceptions plus historiques de Corneille contre celles davantage axées vers la bienséance de D'Aubignac. Racine ne lui plaît guère non plus et il reprend les accusations contre la tragédie galante, les larmes et l'ingéniosité préférées au pathétique et à l'héroïsme. F. Corradi à cette occasion présente un point de vue nuancé sur les passions au théâtre ainsi que sur la critique morale contre celles-ci. Chez Saint-Évremond, ce n'est pas au nom de la foi bien entendu, mais d'après son rationalisme foncier, qui lui fait préférer l'étonnement (surtout dans la grandeur héroïque) au merveilleux chrétien ou païen. Il est donc bien un moderne, sensible au « relativisme esthétique » (p. 29) lié à l'évolution des mœurs. Son exil n'est pas pour rien dans cette prise de position, puisqu'il lui a fait découvrir d'autres formes de théâtre. En espérant d'autres ouvrages sur la critique d'auteur à l'âge classique, nous ne pouvons que souhaiter de la réussite à cette collection, issue d'un séminaire de philologie.

Jean-Marc CIVARDI

Danielle HAASE-DUBOSC et Marie-Élisabeth HENNEAU (dir.), *Revisiter la « querelle des femmes »*. *Discours sur l'égalité/inégalité des sexes, de 1600 à 1750*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, « L'École du genre », 2013, 272 p., 13 cm × 24 cm.

Ce volume est le second publié à l'initiative de la Société Internationale des Femmes d'Ancien Régime (SIEFAR) dans le cadre du vaste projet de revisite de la querelle des femmes du Moyen Âge à la période post-révolutionnaire. Si le premier volume examinait les périodes pré et post-révolutionnaire, celui-ci se concentre sur la période 1600-1750, donnant à lire des articles où se mêlent pluridisciplinarité, variétés des discours et des voix, richesse des enjeux liés au débat sur l'égalité entre les sexes. L'ouvrage est ainsi constitué d'une introduction de Marie-Élisabeth Henneau, co-directrice du volume, de onze articles, de vingt-deux textes sources de la période étudiée, d'une précieuse bibliographie regroupant textes critiques et sources et d'un index des noms et des personnes.

Les quatre premiers articles reviennent sur les discours philosophiques, juridiques, religieux qui permettent ou empêchent l'égalité entre les sexes. L'article de Marie-Frédérique Pellegrin procède par plusieurs renversements conceptuels et logiques pour montrer que Poulain de La Barre anticipe un mouvement d'émancipation des femmes en établissant leur excellence. La tension entre égalité et inégalité, parité et équivalence n'est alors pas le signe d'un discours contradictoire mais d'une pensée ambitieuse. Celui de Guyonne Leduc retrace la réception de *L'Égalité des sexes* de Poulain de la Barre en Angleterre par les choix de traduction du français à l'anglais puis de l'anglais au français, en passant par le détour de l'influence cartésienne. L'article de Nicole Dufournaud revient sur le droit Vellein concernant l'incapacité juridique des femmes à contracter pour montrer comment les juristes, dans le cas de la Bretagne, ont renforcé l'autorité des maris et la soumission socio-économique des épouses. Marie-Élisabeth Henneau propose un article sur les conflits entre les cloîtrées et l'autorité